

Thomas
Lepeltier

LA
RÉVOLU
TION
VÉGÉTA
RIENNE

Accent
igu

ÉDITIONS SCIENCES HUMAINES

Thomas Lepeltier

LA
RÉVOLUTION
VÉGÉTARIENNE

Accent
igu

ÉDITIONS SCIENCES HUMAINES

Retrouvez nos ouvrages sur
www.scienceshumaines.com
www.editions.scienceshumaines.com

Diffusion : Seuil
Distribution : Volumen

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© **Sciences Humaines Éditions, 2013**
38, rue Rantheaume
BP 256, 89004 Auxerre Cedex
Tel. : 03 86 72 07 00 / Fax : 03 86 52 53 26
ISBN = 9782361060664

*À Jenny
et ses succulents
repas végétaliens.*

PETIT LEXIQUE

Végétarien : Personne qui ne mange aucune chair animale. Ce peut être pour des raisons de dégoût, de religion, de santé, d'écologie ou pour des raisons éthiques. Ce livre ne s'intéresse qu'à ces dernières puisque ce sont les arguments éthiques qui sont porteurs de la Révolution végétarienne à venir.

Végétalien : Personne qui refuse de manger, outre la chair des animaux, les autres produits d'origine animale (principalement œufs et lait). Là aussi, on peut être végétalien pour différentes raisons. Mais, comme on le verra par la suite, un végétarien éthique qui est cohérent et lucide est aussi végétalien. La Révolution *végétarienne* à venir, qui découlera d'une prise de conscience des abominations sur lesquelles repose la consommation des produits d'origine animale, sera donc une Révolution végétalienne. Mais l'adjectif « végétalienne » étant moins connu que « végétarienne », ce livre parle, par commodité, de « Révolution végétarienne ».

Vegan (ou *végan* ou encore *végane*) : Personne qui refuse d'utiliser tout produit résultant de l'exploitation des animaux. Outre les produits déjà refusés par les végétaliens, un *vegan* refuse ainsi le cuir, la laine, la soie, les produits testés sur des animaux (cosmétiques ou autres). Il s'oppose également à toute forme d'exploitation des animaux pour les loisirs (zoos, cirques, etc.).

– [...] pourquoi tu t'es engagée si intensément dans cette histoire d'animaux. [...]

– C'est qu'en fait je ne sais plus où j'en suis. J'ai l'air d'être tout à fait à l'aise parmi les gens, j'ai l'air d'avoir avec eux des relations tout à fait normales. Est-ce possible, me suis-je demandé, qu'ils soient tous complices d'un crime de proportions ahurissantes ? Tout cela, est-ce que je l'imagine ? Je dois être folle ! Pourtant tous les jours j'en vois les preuves. Et ceux-là même que je soupçonne m'avancent ces preuves, me les exhibent, me les offrent. Des cadavres. Des morceaux de cadavres qu'ils ont payés de leurs deniers.

C'est comme si je venais en visite chez des amis et que je leur faisais un compliment sur le lampadaire dans leur living, et qu'ils me disent, « Oui, joli, n'est-ce pas ? C'est fait avec de la peau juive polonaise, nous trouvons que c'est ce qui se fait de mieux, les peaux de jeunes vierges juives polonaises ». Et quand je vais dans la salle de bains, le papier d'emballage du savon indiquerait « Treblinka – stéarate 100 % humain ». Est-ce que je rêve, je me demande ? Chez qui suis-je tombée ? Pourtant je ne suis pas en train de rêver.

J. M. Coetzee (Prix Nobel de littérature, 2003),
Elizabeth Costello, trad.fr. Seuil, 2004.

PROLOGUE

Tous végétaliens

[...] un jour viendra où l'idée que pour se nourrir, les hommes du passé élevaient et massacraient des êtres vivants et exposaient complaisamment leur chair en lambeaux dans des vitrines, inspirera sans doute la même répulsion qu'aux voyageurs du XVII^e et du XVIII^e siècle les repas cannibales des sauvages américains, océaniens ou africains.

Claude Lévi-Strauss¹.

Demain, vous serez végétalien. Cela peut vous surprendre, mais c'est comme ça ! Il y a des évolutions de la société contre lesquelles on ne peut rien. On peut protester, mais en vain. Au XIX^e siècle, en France et en Angleterre, nombre de personnes ont ainsi tenté de résister aux projets de lois en faveur de l'abolition de l'esclavage. Peine perdue. Plus les années passaient, plus le mouvement abolitionniste gagnait du terrain. Il se trouve que même les anti-abolitionnistes en étaient venus à reconnaître que le traitement des Noirs d'Afrique, arrachés violemment à leur pays d'origine et soumis à des conditions de vie abominables, était problématique. Pour sauver ce qui était bien souvent leur gagne-pain, ces anti-abolitionnistes ont alors voulu montrer qu'ils se souciaient du

1- Claude Lévi-Strauss, « La leçon de sagesse des vaches folles », *Études rurales*, 2001 (accessible sur <http://etudesrurales.revues.org>).

bien-être des esclaves et se sont dits prêts à améliorer leur traitement. Ils espéraient ainsi maintenir un système d'exploitation qui les faisait vivre. Peut-être ont-ils réussi à retarder l'abolition de l'esclavage. Mais ils ramaient à contre-courant. Les justifications de la mise en esclavage d'êtres humains apparaissaient de plus en plus dérisoires. Les témoignages sur les terribles souffrances endurées par les esclaves s'étant également répandu dans les populations métropolitaines, celles-ci prenaient conscience de façon croissante de l'abomination de ce système d'exploitation. L'abolition a donc fini par s'imposer. L'esclavage a été aboli en 1833 en Angleterre et en 1848 en France (en 1865 aux États-Unis). Au XXI^e siècle, ce sera au tour de l'« extermination sans fin » des animaux, sur laquelle repose la consommation de viande, des œufs et des produits laitiers, d'être abolie. C'est comme ça...

Peut-être les débats qui annoncent cette révolution culturelle vous ont-ils échappé. Comme certains planteurs esclavagistes au fin fond des Caraïbes qui, au début du XIX^e siècle, ne s'étaient pas rendu compte que la société anglaise ou française ne pouvait plus tolérer la cruauté de l'esclavage, peut-être n'avez-vous pas pleinement pris conscience du changement de sensibilité de la société moderne envers les animaux. Comme certains bourgeois du XIX^e siècle, à Londres, à Paris ou à Amsterdam qui, lorsqu'ils mettaient du sucre dans leur thé, faisaient tout pour ne pas penser aux coups de fouet qui s'abattaient sur le dos des esclaves dans les plantations sucrières, peut-être avez-vous pris l'habitude de ne pas réfléchir à l'infinie

souffrance où sont plongés les animaux qui finissent dans vos assiettes. Comme ces armateurs affrétant des bateaux pour la traite négrière, qui ne pouvaient imaginer que l'on mette fin à un commerce ayant fait la richesse de Bordeaux, Nantes, Liverpool ou Bristol, peut-être n'arrivez-vous pas à concevoir que l'on mette bientôt un terme à une pratique culinaire qui vous apporte tous les jours mille plaisirs gustatifs. Bref, peut-être êtes-vous cet individu qui, s'il continue à ne pas faire attention, va rater le train de l'histoire. Dans ce cas, ce livre est pour vous.

La capacité des animaux à souffrir a été longuement analysée dans des traités savants. Les conditions abominables où se trouvent de nos jours les bêtes de rente, c'est-à-dire les bêtes élevées en vue de la production de denrées alimentaires, sont largement exposées dans des vidéos, des brochures, des livres. Les arguments en faveur du végétalisme se trouvent déjà amplement développés dans de multiples ouvrages et articles. Toute cette production éditoriale, qui ne cesse de croître depuis quelques décennies, est un signe que la révolution culturelle du végétalisme est en marche. Bien sûr, celle-ci reste encore relativement discrète, en particulier en France. La tête dans son assiette, l' amateur de viande ou de fromage a tendance à passer à côté. Mais il suffit de remarquer que plus personne ne peut regarder en face sans frémir les souffrances abominables que subissent les animaux qui finissent dans nos assiettes pour comprendre que le végétalisme est notre destin. Il est donc urgent de mettre les mangeurs de produits d'origine animale devant leurs responsabilités.

Pour cette raison, ce livre expose sans pudeur les conditions abominables d'élevage et d'abattage des animaux, et montre sur quel fond d'hypocrisie se maintient cette barbarie. Il explique pourquoi l'heure de cette révolution culturelle est proche, et comment les mangeurs de produits d'origine animale s'empêtrent dans des contradictions insolubles. En somme, ce livre montre à ces consommateurs de produits d'origine animale qu'une révolution qui les concerne est en cours !



Chapitre 1

Ces bêtes qu'on abat

Le fait, publiquement ou non, d'exercer des sévices graves [...] ou de commettre un acte de cruauté envers un animal domestique, ou apprivoisé, ou tenu en captivité, est puni de deux ans d'emprisonnement et de 30 000 euros d'amende.

Article 521-1 du Code pénal.

Ce matin-là, la machine à étourdir ne fonctionnait pas¹. C'était embêtant. Une commande devait partir pour 14 heures. Dans cet abattoir de lapins situé dans une petite bourgade de France, on décida donc de passer outre la panne mécanique. Les lapins furent saignés sans étourdissement préalable, c'est-à-dire qu'ils furent suspendus à des crochets par les pattes de derrière et eurent la carotide tranchée. Cette opération sert à vider l'animal de son sang pour que la viande se conserve mieux. Il ne faut pas qu'il soit mort, c'est-à-dire que son cœur se soit arrêté de fonctionner, sinon l'opération serait moins efficace. L'étourdissement est censé rendre l'animal inconscient pendant que son

1- Le titre de ce chapitre est directement emprunté au livre de Jean-Luc Daub, *Ces bêtes qu'on abat. Journal d'un enquêteur dans les abattoirs français, 1993-2008* (L'Harmattan, 2009). Cet ouvrage constitue une source exceptionnelle pour toute personne désirant connaître ce qui se passe dans les abattoirs français. Pour découvrir les conditions des bêtes dans les abattoirs aux États-Unis, l'ouvrage de Gail A. Eisnitz, *Slaughterhouse* (Prometheus Books, 2007) est une très bonne référence.

sang s'écoule, pour qu'il ne souffre pas. Ce n'est qu'à la fin de ce processus, qui peut prendre plus d'une minute, que l'animal trouve la mort. Mais ce jour-là, pas d'étourdissement. Un à un, les pauvres lapins étaient accrochés par les pattes de derrière et saignés en pleine conscience. L'opérateur humain, travaillant sur cette chaîne d'abattage, laissa un peu de temps passer avant l'opération suivante. Mais, attendre quelques minutes, c'est long quand une commande doit partir à 14 heures. Alors, sans toujours attendre la mort de chaque lapin dont il devait s'occuper, l'opérateur incisa la peau des petites bêtes juste au niveau des pattes de derrière, l'attrapa des deux mains et, tirant vers le bas, écorcha vif les animaux. Ceux qui n'étaient pas encore morts se tordaient bien sûr de douleur. Mais que peut un lapin, suspendu par les pattes de derrière, face à un opérateur qui lui arrache la peau? Rien, sinon mourir dans d'horribles souffrances.

Des lapins massacrés

Cette scène de torture est-elle exceptionnelle? Impossible de faire des statistiques, étant donné l'absence de contrôle régulier de ce qui se passe dans les abattoirs. Mais il semble que la pratique soit courante. D'abord, il faut se rendre compte que même l'existence d'une machine à étourdir en état de marche ne garantit pas une absence de souffrance. Pour les lapins, le procédé d'étourdissement consiste à ce que leur tête soit placée sur une petite table où se trouvent deux broches électriques. En entrant en contact avec la tête du lapin, elles provoquent son électrocution.

Comme on l'a souligné, l'opération n'est pas mortelle. Elle « sonne » l'animal et est censée le rendre inconscient pendant quelques minutes. Quand l'opération est correctement effectuée, ça marche. Mais il arrive parfois que l'opérateur s'y prenne mal, parce qu'il est débutant, parce qu'il est négligeant ou, comme cela arrive souvent dans l'industrie, parce qu'il est pressé. Même après le choc électrique, on voit ainsi des lapins se débattre énergiquement. Ce qui ne les empêche pas d'être saignés, comme les autres. En outre, il arrive que la machine, même en état de marche, soit mal réglée. Dans ce cas, les opérateurs se débrouillent comme ils peuvent, c'est-à-dire qu'ils s'acquittent au mieux de leur tâche qui est de faire, à un rythme soutenu – rentabilité oblige –, de la nourriture de lapin et non de s'occuper du bien-être de ces bêtes.

L'autre raison qui laisse penser que les lapins sont très souvent dépecés conscients se trouve du côté de leurs conditions d'élevage. Il faut en effet savoir que la quasi-totalité des lapins qui sont de nos jours consommés (c'est-à-dire 99 % des 40 millions de lapins abattus en France chaque année) vient d'élevages industriels. Or aucune réglementation ne vient contraindre les opérateurs à veiller au bien-être de ces bêtes. La seule contrainte qui leur est naturellement imposée est celle de la rentabilité. Tant que suffisamment de lapins prennent du poids, et survivent, l'affaire tourne.

Dans ces élevages, les lapins sont donc entassés dans des cages situées dans des bâtiments où, bien souvent, la lumière du jour ne pénètre pas. L'espace étant exigü, ils peuvent à peine se déplacer. Le grillage, dont est

fait le sol des cages, provoque au mieux de l'inconfort permanent, le plus souvent des blessures aux pattes. Sans nourriture à ronger adaptée à leurs besoins, leurs incisives, qui poussent naturellement, deviennent trop longues et provoquent des blessures dans la bouche. Ces conditions ne sont bien sûr pas propices à la bonne santé des lapins : beaucoup perdent leurs poils par plaques entières, ont des blessures aux oreilles et environ 20 % d'entre eux meurent avant l'abattoir.

Avec un tel système d'élevage, pourquoi voulez-vous que les exécuteurs se mettent à prendre en compte tout d'un coup la souffrance de ces animaux au moment de les abattre ? Par exemple, dans l'abattoir mentionné ci-dessus, celui où la machine à étourdir ne fonctionnait pas, les lapins avaient été conduits dans le local d'abattage dans un chariot métallique où ils avaient été jetés en vrac, et formaient trois à quatre couches de lapins vivants, superposés les uns sur les autres. Ceux du dessus écrasaient inmanquablement ceux du dessous contre les grilles métalliques du fond du chariot. Sous le poids, certains lapins avaient d'ailleurs trouvé la mort et quelques-uns avaient, littéralement, les yeux qui leur sortaient des orbites. Mais le personnel de l'abattoir ne s'en souciait guère.

Cette indifférence à la souffrance des animaux suggère fortement que la procédure d'étourdissement, imposée pour l'abattage des lapins (et de la volaille) par la loi française depuis 1970 (1964 pour les bovins), n'est pas respectée dès qu'elle pose la moindre difficulté. Quand toute la filière manifeste un tel manque de considération pour le bien être des lapins, on

ne peut pas attendre de ses opérateurs qu'ils fassent preuve de compassion au moment de les abattre².

La triste vie des truies

L'industrie du lapin n'est pas la seule à faire preuve de cruauté. Le reste de l'industrie de la viande et l'industrie piscicole font de même. Par exemple, qu'en est-il de la filière porcine? Elle gère 95 % des porcs abattus en France chaque année, soit environ 25 millions. Cette industrie n'est pas libre de traiter les animaux comme elle l'entend. Elle doit respecter certaines règles, du moins en France. C'est mieux que rien. Mais la souffrance des animaux est toujours au rendez-vous.

Prenez les truies. Toute leur vie, elles la passent enfermées dans un bâtiment bondé, sans jamais voir la lumière du jour, avec un sol en béton ou en caillbotis, ce qui n'est pas du tout approprié à leurs sabots. Engrossées artificiellement à partir de l'âge de 8-9 mois, elles sont parquées à la fin de leur grossesse pour plusieurs semaines dans une stalle individuelle, où elles n'ont pas de place pour avancer, reculer ou se retourner. Elles y donnent naissance, en moyenne, à 14 porcelets, dont on meule les dents, coupe la queue et qu'on castré si ce sont des mâles, le tout sans

2- Ces descriptions du sort des lapins s'appuient sur l'ouvrage de Jean-Luc Daub, *op. cit.*, pp. 159-161, et sur le Dossier « Lapins » sur le site de l'Association L214 (<http://www.l214.com/lapins>). Pour se rendre compte, de ses propres yeux, de la façon dont se pratique l'abattage des lapins, il est instructif de regarder en particulier la vidéo suivante : <http://www.l214.com/video/abattoir-lapins-2007>. Cœur sensible s'abstenir.

anesthésie. Aucune de ces opérations n'est anodine. Par exemple, pour la castration, les éleveurs attrapent les porcelets par les pattes arrières, les coincent entre leurs genoux et, comme les testicules sont internes chez le cochon, incisent profondément la peau avec une simple pince coupante et arrachent les testicules à la main. Évidemment, pendant cet acte, les porcelets hurlent de douleur et se débattent de toutes leurs forces. Mais, délicats, les éleveurs portent souvent un casque antibruit.

Quant à leurs mères, incapables de se mouvoir librement, elles peuvent difficilement prendre soin d'eux. Les porcelets qui se développent mal ou sont malades sont rapidement mis à mort par une technique toute simple : un opérateur les prend par les pattes de derrières et leur fracasse le crâne en les cognant sur le sol ; après, il n'y a plus qu'à les jeter dans une poubelle, en les laissant plus ou moins agoniser en fonction de l'efficacité du geste. Les porcelets qui n'ont pas été « euthanasiés », comme on dit dans le métier, sont ensuite arrachés à leur mère entre 21 et 28 jours après leur naissance (alors que, dans des conditions plus champêtres, le sevrage se fait naturellement au bout de 3-4 mois) pour se faire engraisser avant d'être envoyés à l'abattoir quand ils ont environ 6 mois. Une fois que leurs bébés leur ont été ôtés, les truies redeviennent, à coup d'hormones, rapidement fécondes pour être de nouveau artificiellement engrossées, avant d'être remises dans leur stalle individuelle après un court répit au début de leur grossesse qu'elles passent en compagnie d'autres truies dans un

enclos bondé. Vers l'âge de 3 ans, quand elles sont trop épuisées pour être rentables en tant que gestatrices, après environ 5-6 portées, les truies sont emmenées à l'abattoir, alors qu'elles peuvent vivre une vingtaine d'années.

Cette vie de cochon est une vie de misère. Il faut savoir que les cochons sont des animaux intelligents (probablement plus que les chiens) et sociaux. Contrairement à une image qui leur colle à la peau, ils sont propres. Par exemple, ils ne défèquent jamais dans leur espace de sommeil. Celui-ci est sec et moelleux. Curieux, ils passent une grande partie de leur temps à explorer leur environnement et à fouir le sol pour chercher de la nourriture. À l'état sauvage, ils peuvent ainsi parcourir plusieurs kilomètres par jour. Quant aux truies, avant la mise bas, elles construisent un nid, d'herbes ou de pailles, à l'écart du groupe ; elles y restent ensuite exclusivement avec leurs petits jusqu'à ce qu'ils aient environ deux semaines ; puis elles rejoignent définitivement leur groupe avec leurs bébés quand ils sont sevrés.

En élevage industriel, les pauvres truies ne peuvent accomplir aucune de ces activités. Elles ne voient jamais la lumière du jour, elles ne peuvent pratiquement pas bouger, elles ne peuvent pas fouiner, construire un nid, avoir des relations sociales, etc. Dans les stalles individuelles, elles deviennent presque littéralement folles. Dépressives, frustrées, agressives, leur mal-être se manifeste au travers de comportements anormaux répétés, notamment un mâchonnement continu des barreaux. Leur inactivité entraîne

également des problèmes aux articulations, une faible densité des os, une faiblesse musculaire, en particulier dans les pattes. Elles ont souvent des infections urinaires, des plaies, des ulcères, des boiteries importantes, et sont même pour certaines dans l'incapacité de se mouvoir seules. Que voulez-vous? Une vie à ne pas bouger, à être engrossée de force à un rythme soutenu, à n'avoir rien d'autre à faire qu'à manger, ne vous apprend pas à vous mouvoir avec aisance. Or voilà qu'à l'issue de cette vie de misère, il faut se rendre à l'abattoir. Question pratique: comment les opérateurs font-ils pour amener à l'abattoir des truies qui ont du mal à se déplacer et qui peuvent peser jusqu'à 300 kg?

Le moment fatidique venu, les truies doivent marcher de leur stalle jusqu'à un camion situé à l'extérieur du bâtiment où elles ont passé leur vie. C'est souvent la plus grande distance qu'elles n'ont jamais parcourue au cours de leur existence. En général, le trajet ne se fait pas de gaieté de cœur, mais à coup de triques ou de bâton électrique. La phase délicate est l'embarquement dans le camion. Les truies les moins esquinées y arrivent tant bien que mal en claudiquant. Mais, parfois, elles s'écroulent avant. Croyez-vous que les transporteurs, pressés, forcément pressés, vont leur prodiguer des petits soins et attendre qu'elles retrouvent leurs forces? Non, bien sûr. Plus pragmatiques, ils font pleuvoir les coups de triques. Quand ce n'est pas suffisant, ils recourent à la manière forte: le treuil. Voilà donc les truies exténuées, attachées par un câble métallique à une patte, traînées de force ou